

Le baiser de la mangue

ALBERT WENDT

«J'ai cinquante-cinq ans aujourd'hui», annonça Barker à Mautu. Ils étaient tous deux installés sur des fauteuils de rotin, l'un en face de l'autre, sur la véranda du magasin qui donnait sur le *malae*. Comme d'habitude, Poto était assise sur le sol à côté du fauteuil de son mari. Peleiupu se trouvait dans la même position à côté du fauteuil de son père. Ils prenaient leur petit-déjeuner composé de thé fort et de biscuits de soldats que les femmes avaient servis.

– C'est vieux cinquante-cinq ans. Non ? demanda Barker.

Mautu acquiesça en trempant son biscuit dans sa chope de thé.

– Il n'y a pas beaucoup de gens ici ou en Angleterre qui dépassent les quarante ans, poursuivit Barker. J'ai de la chance : je n'ai jamais été gravement malade.

– Une fois quand même, quand tu as eu le *mumu*, lui rappela Mautu.

– J'avais oublié, dit Barker. Mais ça n'a pas été grave.

– Tu manges pas ? demanda Mautu.

Secouant la tête, Barker dit :

– Je n'ai pas faim.

Après une pause, il ajouta :

– Tu as quel âge ?

– Presque quarante-cinq ans, répondit Mautu.

– L'homme le plus vieux que j'aie jamais rencontré était un Chinois que nous avons embarqué à Hong Kong. Environ quatre-vingts ans, il devait avoir. Un petit bout d'homme râblé mais très coriace. Il n'ouvrait jamais la bouche — au moins pas devant moi. Un vrai païen celui-là ! Alors tu vois, Mautu, pas besoin d'être chrétien pour vivre vieux.

Mautu refusa de mordre à l'hameçon.

– Après le Chinois, le plus vieux que j'aie connu était un Hindou. Noir comme l'ébène et, à près de soixante-dix ans, il n'avait pas une ride sur le visage. Païen lui aussi. En fait les gens les plus vieux que je connaisse n'étaient pas des chrétiens !

Mautu refusa de répondre.

– Si le grand âge est un don divin, alors les dieux païens ont davantage de pouvoirs !

Après une pause solennelle durant laquelle il fixa Mautu en fronçant les sourcils, il annonça :

– Peut-être bien que ton Dieu n'existe pas !

– La saison des mangues va être bonne cette année, dit Mautu en anglais, levant les yeux vers les manguiers sur leur droite qui projetaient leur ombre sur le magasin.

Les grands arbres aux branches étalées étaient roses de fleurs et de bourgeons.

– Oui, dit Poto, la saison des mangues va être bonne.

Remarquant le désespoir qui se lisait sur le visage de Barker, Peleiupu aurait aimé que son père offrît une consolation à son ami, une réponse à laquelle il puisse se raccrocher. Mautu repoussa la nourriture et, fixant Barker, lui demanda :

– Pourquoi accordes-tu tant d'importance à l'existence de Dieu si tu ne crois pas en lui ?

– Je ne lui accorde guère d'importance.

– Alors pourquoi revenir toujours sur les mêmes questions ?

Mautu leva à nouveau les yeux vers les manguiers.

– Oui, il va y avoir beaucoup de mangues cette saison.

– Pourquoi parles-tu toujours par énigmes ?

– C'est plutôt toi qui aimes les énigmes ! répondit Mautu.

Barker détourna les yeux.

Le baiser de la mangue

ALBERT WENDT

Peleiupu intervint juste à temps : au moment précis où Barker allait déverser son irritation sur Mautu, elle bondit et saisit le plateau de son père.

– Merci, Pele, dit Poto en lui présentant son plateau. Peleiupu resta là devant le plateau de Barker.

– Oui, tu peux prendre le mien, dit-il finalement.

– Mais tu n'as rien mangé ! insista Mautu.

– Ce n'est pas de nourriture terrestre que j'ai besoin.

– Pas même de mangues bien sucrées ? plaisanta Mautu.

Pour la première fois ce matin, Barker se détendit et, levant les yeux vers les manguiers, dit :

– Peut-être que le jus poisseux de la mangue peut sustenter mon vieux corps de cinquante-cinq ans encore quelques années.

Poto eut un petit rire.

– Tu es en pleine forme !

Barker fit comme s'il ne l'avait pas entendue.

Lorsque Peleiupu revint du fale qui servait de cuisine quelques minutes plus tard, Barker dit :

– Pele ressemble davantage à Lalaga qu'à toi.

– C'est bien vrai, s'exclama Poto en écho.

– Alors elle n'est pas si belle que ça ! fit remarquer Mautu avec un petit rire.

Embarrassée, Peleiupu évita de croiser leur regard et s'assit à côté du fauteuil de Mautu.

– Si seulement mes enfants ressemblaient à Pele ! Ces garnements sont des sauvages incontrôlables, dit Barker.

Poto semblait vexée.

– Comme leur père, peut-être, lança Mautu malicieusement.

– Je ne suis pas un sauvage ! répondit Barker en feignant d'être offensé.

– Tu es un sauvage *papalagi* ! déclara Poto sur le ton de la plaisanterie.

– Tu n'adores pas le Dieu anglais, ni la civilisation anglaise. Tu ne respectes pas les autres Papalagi, pas même les missionnaires. Donc Poto a raison ; tu es un sauvage *papalagi*, dit Mautu.

– Mais je crois en d'autres choses.

– En quoi ? lança Mautu sur un ton de défi.

Une fois encore, Peleiupu sentait que Barker se trouvait pris dans un piège douloureux.

– En quoi ? répéta Mautu en baissant la voix.

– Oui, en quoi, mon sauvage *papalagi* ? demanda Poto.

– En beaucoup de choses ! dit Barker en se dressant sur ses pieds d'un seul coup.

Tournant le dos à Mautu, il se mit à en faire la liste :

– Je crois en la naissance, en la mort ; je crois en la soif, en la faim, en la douleur, au désir, à la joie — car j'en ai une connaissance intime. Je crois en la terre, en la mer, au ciel. Aux oiseaux aussi. Et aux mangues. Surtout aux mangues, parce que je vais savourer leur délicieuse chair dans quelques mois.

Le baiser de la mangue

ALBERT WENDT

En se tournant pour faire face à Mautu, il s'efforça de sourire :

– Je n'ai pas besoin de croire en un être suprême, en un dieu.

Je n'ai pas besoin de telles béquilles !

– Mais tu continues de chercher...

– Pas un Dieu !

– ... sur toutes les terres, sur toutes les îles de la planète...

– Pas un Dieu !

– Pourquoi cherches-tu depuis cinquante-cinq ans ?

– Pas un Dieu, je te dis !

– Alors quoi ? Qui ?

Peleiupu regardait les énormes mains suspendues dans le vide autour de lui comme deux ancres impuissantes. Elle aurait voulu tendre la sienne et saisir tout leur fardeau de doutes. Elle jeta un coup d'œil en direction de Poto qui paraissait immensément triste en contemplant son mari.

– Comme je l'ai déjà dit, les choses que je sens, que je goûte, que je fais me suffisent.

– Si elles te suffisent, alors tu n'as pas besoin de me poursuivre de tes questions... Tu n'as besoin de rien, mon ami, insista Mautu.

– C'est vrai, dit Poto.

On aurait dit que la douce lumière du matin s'était figée autour d'eux pour prendre la forme d'une main salvatrice. Un long silence s'ensuivit.

– Je ne sais pas quelles réponses tu cherches, dit Mautu.

Il tendit la main et la posa sur le dos de celle de Barker. Barker se rassit. Poto posa la main sur son pied nu et commença à le caresser.

– Tout ce que je sais c'est que tu es un aristocrate anglais qui a fait naufrage sur une île déserte pleine de soleil, de ciel bleu, de mangues et que tu n'as besoin de rien d'autre !

– Oui, je suis l'aristocrate anglais civilisé qui a fait naufrage au paradis et je n'ai besoin ni de Dieu chrétien, ni de missionnaires, ni d'autres aristocrates à la peau blanche, ni de crucifix. Il gloussa et saisit l'épaule de Mautu.

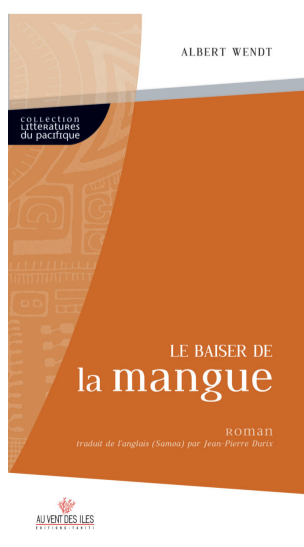
– Je suis un païen au milieu d'une étrange opulence. J'ai cinquante-cinq ans aujourd'hui et je ne cherche rien. Je n'ai besoin de rien.

– Peut-être seulement de mangues ? lança Mautu malicieusement.

– Oui, peut-être de mangues.

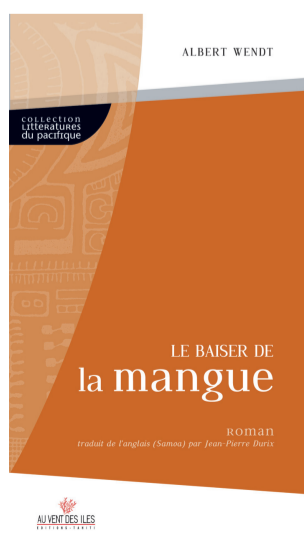
Ils s'esclaffèrent et leur rire se perdit dans l'épais feuillage des manguiers sous les regards de Poto et de Peleiupu.

EXTRAIT DE



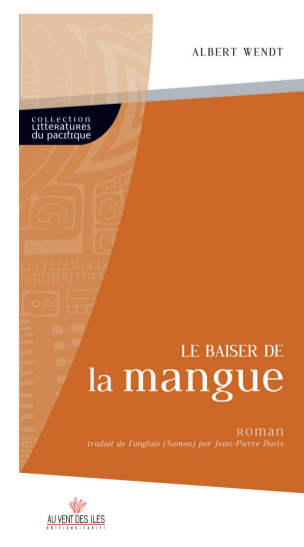
AU VENT DES ÎLES
EDITIONS - TAHITI

EXTRAIT DE



AU VENT DES ÎLES
EDITIONS - TAHITI

EXTRAIT DE



AU VENT DES ÎLES
EDITIONS - TAHITI